

Don Juan de Jacques Weber

Eza Paventi

Volume 17, numéro 3, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/815ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paventi, E. (1998). Compte rendu de [*Don Juan* de Jacques Weber]. *Ciné-Bulles*, 17(3), 46–47.

Don Juan

de Jacques Weber

par Eza Paventi

Qui ne connaît pas Don Juan? Personnage mythique, qui ne croit «ni à Dieu, ni aux loups-garous», éternel conquérant d'une nouvelle flamme amoureuse, accompagné dans ses aventures par son fidèle serviteur Sganarelle. L'archétype du séducteur a traversé les siècles. Dans *Don Juan*, Molière propose un personnage à la fois insolent, impétueux, brillant, séducteur et indifférent aux lois humaines et divines. L'adaptation cinématographique réalisée par Jacques Weber, qui y joue également le rôle de Don Juan, présente plutôt un personnage qui ne semble plus qu'insolent, ayant perdu une grande partie de sa richesse.

En fait, l'ensemble du film se présente comme une copie bien pâle de la célèbre pièce de

Molière. Le réalisateur n'y apporte pas une vision renouvelée, choisissant simplement de faire évoluer les personnages dans des lieux cinématographiques. Dès la première scène, Sganarelle (Michel Boujenah) et Don Juan, qui vient de quitter sa dernière femme, Don Elvire (Emmanuelle Béart), cavalent dans un paysage plutôt désertique. Les deux compagnons atteignent un petit village du sud où Don Elvire, interprétée par Emmanuelle Béart, très juste et touchante dans ce rôle, vient rejoindre Don Juan. Le goujat, sitôt débarrassé de la belle, reprend la route et s'embarque cette fois-ci sur un voilier afin de conquérir une autre jeune fille naïve. Avant qu'il n'échoue plus tard sur une plage de la Méditerranée, Don Juan verra une dernière fois Don Elvire s'avancer dans la mer et s'indigner contre sa conduite.

Lorsque Emmanuelle Béart apparaît trempée, en colère, la robe mouvante dans la houle, la situation affiche un côté plutôt ridicule. Il se produit un décalage entre le texte et la mise en scène, qui semble plutôt avoir été conçue pour une tragédie moderne. Voilà un des problèmes récurrents tout au long du film; le réalisateur n'arrive pas à trouver le ton juste pour certaines scènes, comme celle où Don Juan se trouve en compagnie de deux paysannes qu'il a chacune promis d'épouser. Dans la pièce, le séducteur incorrigible fait d'une part des confidences à l'une ou à l'autre en aparté et d'autre part s'adresse aux deux à la fois de vive voix. Dépourvue de ces codes théâtraux, la scène transposée sur grand écran perd son aspect cocasse.

Le jeu des acteurs, sans être complètement faux, reste plat. Seule Emmanuelle Béart semble avoir trouvé le ton juste. De son côté, Michel Boujenah arrive avec peine à nous faire sentir la dualité qui habite Sganarelle, un être à la fois sensible et scandalisé par l'attitude de Don Juan, mais trop lâche et fidèle pour se rebeller.

Quant à Jacques Weber, il interprète un personnage prétentieux et parfois même grossier, qui manque de profondeur. Aucun indice, aucune intonation différente ne permet au spectateur de saisir l'importance d'un événement pour Don Juan. Il est vrai que le personnage reste fidèle à sa philosophie et ses principes jusqu'à la fin de sa vie, ce qui n'exclut pas la possibilité qu'il doute ou soit confus lors de

Don Juan

35 mm / coul. / 104 min / 1998 / fict. / France

Réal. et scén.: Jacques Weber

Image: D. Jose Luis Alacaine

Mus.: Bruno Coulais

Son: Pierre Gamet

Mont.: Jacques Witta

Prod.: Gérard Jourdain

Dist.: Alliance Vivafilm

Int.: Jacques Weber,

Michel Boujenah,

Emmanuelle Béart, Denis

Lavant, Michaël Lonsdale,

Penelope Cruz



Don Juan de Jacques Weber (Photo: Sofia Moro)

moments particuliers. Pourtant, au cours du film, on ne perçoit jamais son tourment ni sa prétendue passion ardente envers les femmes. De plus, il interprète la mort de son personnage de façon très expéditive, ce dernier s'écroulant du socle d'une statue en murmurant, une fois au sol, quelques mots laissant supposer qu'il est en train de mourir.

Les quelques éléments réussis de ce **Don Juan**, la photographie et les décors pittoresques du sud de l'Espagne en particulier, n'arrivent pas à faire oublier les faiblesses qu'il comporte. À l'image du personnage, le film demeure esthétiquement soigné, prétentieux et peu engagé. ■

Dr. Akagi

de Shohei Imamura

par Paul Beaucage

Depuis une quarantaine d'années, Shohei Imamura s'affirme comme un cinéaste essentiel qui procède à une critique en règle du système social japonais. Rejetant spontanément les valeurs superficielles d'une société matérialiste et hypocrite, il cherche à dépeindre le Japon profond, à dévoiler sa véritable identité. Se penchant indirectement sur l'époque troublée de la Deuxième Guerre mondiale (à laquelle il a déjà consacré le solide **Pluie noire**, 1989), Imamura signe **Dr. Akagi**. Cette fois, il est question de l'histoire d'un médecin qui cherche, par tous les moyens, à enrayer le fléau de l'hépatite qui sévit dans son pays.

L'une des principales caractéristiques du cinéma d'Imamura consiste à nous faire passer d'un univers (trop) connu à un autre, méconnu. Ainsi, les premiers plans du film font explicitement (et ironiquement) allusion aux films de guerre américains des années 40: ils montrent deux aviateurs des États-Unis qui bombardent un village nippon où se trouve un camp militaire. Après quoi, on entre dans une réalité beaucoup plus complexe, nuancée: celle du

petit village japonais, en 1945 (à la veille de la reddition du pays du Soleil Levant devant les Forces alliées). Assez rapidement, le spectateur prend conscience que même si le pays est en guerre, les villageois ne paraissent pas touchés outre mesure par cette situation. Chacun vaque à ses occupations et tente de se débrouiller du mieux qu'il peut, de *survivre*. En somme, on est loin de ce pays belliqueux et conquérant que représentait si fréquemment le cinéma américain de cette époque (notamment dans des films de propagande tels **So Proudly We Hail** (1943) de Mark Sandrich et **Destination Tokyo** (1944) de Delmer Daves).

Le film d'Imamura alimente une pertinente réflexion sur le sens de l'engagement social. Ainsi Akagi, troublé par la mort de son fils et galvanisé par l'estime de ses pairs, a l'impression qu'il peut sauver le Japon des maladies qui l'assaillent. Bien entendu, il n'y parviendra pas. On appréciera cette belle séquence où sa jeune protégée lui annonce qu'une patiente, qui avait vainement fait appel à ses services, est décédée. Le cinéaste saisit la scène en plan fixe et traduit avec pudeur la réaction émotive du médecin: celui-ci découvre subitement qu'il s'est égaré en tentant de trouver une panacée et en se détournant de ses patients. Imamura pose

Dr. Akagi

35 mm / coul. / 128 min / 1998 / fict. / Japon-France

Réal.: Shohei Imamura
Scén.: Shohei Imamura et Daisuke Tengan (d'après le roman d'Ango Sakaguchi, **Docteur Foie**)
Image: Shigeru Komatsubara
Mus.: Yosuke Yamashita
Mont.: Hajime Okayasu
Prod.: Imamura Productions
Dist.: Alliance Vivafilm
Int.: Akira Emoto, Kumiko Aso, Jyuro Kara, Masanori Sera, Jacques Gamblin, Keiko Matzuzaka, Miza Shimizu, Yukya Kitamura, Masa Yamada, Tomoro Taniguchi, Masato Ibu



Dr. Akagi de Shohei Imamura